

historique ; on ne se fût occupé que de rechercher la meilleure manière de la transmettre : mais aujourd'hui, c'est la science en elle-même qu'il faut réhabiliter, parce que la science est attaquée par le positivisme de notre temps, autant qu'elle est faussée par le fatalisme et la philosophie rêveuse de notre temps.—Rollin, au dernier siècle, pouvait se dispenser de traiter longuement, dans son livre sur les études, de la valeur de la philosophie : il faut le faire aujourd'hui, et, avant de dire quelle est la bonne philosophie, montrer qu'il y a une philosophie.—Autrefois on n'eût pas parlé bien longtemps de ce qui fait le véritable mérite des sciences ; chacun le savait. Aujourd'hui on ne le sait plus, et les sciences arriveront, si on ne s'y oppose pas, à ne plus être considérées que comme instrument, comme un moteur pour l'industrie, comme un recueil de procédés propres à faire fortune. Et le jour où cette notion sera adoptée, où personne ne cultivera plus les sciences pour elles-mêmes, où l'on ne s'attachera plus qu'aux veines qui sembleront pouvoir mener à une mine d'or ; ce jour-là c'en sera fait de la science, et par suite c'en sera fait même de l'industrie ou du moins de ses futurs progrès. Car c'est la science théorique, la science abstraite, la science désintéressée qui découvre et qui invente. Lorsque la Chine était savante, elle inventait ; depuis qu'elle n'est qu'industrielle, elle n'invente plus.

Aussi, frappé de cette lacune que nous remarquons dans les études françaises, Mgr l'évêque d'Orléans a-t-il cherché à y suppléer autant que le permet chez nous la constitution de l'enseignement public. Dans les pays d'université, l'enseignement du collège cesse de bonne heure. C'est l'université qui le complète, et, sans trop prendre sur les carrières publiques, elle a quelques

années pour donner ce haut enseignement philosophique, scientifique et littéraire dont nous parlons. Chez nous, il ne peut en être de même : entre l'enseignement du collège à grand-peine poussé jusqu'au baccalauréat, et les exigences hâtives des carrières, nos lois ne laissent pas un quart d'heure pour respirer. Plus rien n'était donc possible, que de prolonger, pour ceux qu'aucune carrière n'appelle, la vie de collège après le baccalauréat, de profiter des loisirs (hélas ! trop complets) que leurs familles leur donnent pour agrandir un peu cette sphère intellectuelle que l'éducation première a laissée bien étroite encore, pour leur faire goûter les fruits de ces études qui, jusque-là, ne représentaient pour plusieurs d'entre eux, qu'un fastidieux labeur. Ce remède, il est vrai, n'est que pour un petit nombre ; mais comment faire mieux ? Toujours est-il que, sous l'influence de Mgr d'Orléans, il a été pratiqué pour la première fois. C'est un bel exemple à imiter, et, plus il faut de zèle, d'intelligence, de dévouement, j'ajoute d'autorité pour l'imiter, plus, ce me semble, on doit être jaloux de marcher dans cette voie.

Mais maintenant, quand les études de l'enfance et de la jeunesse sont terminées, quand l'homme est arrivé à l'âge mûr, n'a-t-il plus rien à faire d'utile et de nécessaire en fait d'études ? S'il se ressent des lacunes qui se rencontrent dans notre enseignement, ne peut-il rien tenter pour les réparer ? Si, au contraire, son éducation lui semble avoir été complète, n'a-t-il rien à faire pour en rafraîchir les souvenirs et en garder la possession ? Si enfin, il a des loisirs que sa profession lui laisse, ou que l'absence de profession lui donne trop abondamment, n'est-il pas de son devoir d'occuper ses loisirs ?

C'est ainsi que nous arriverons au